

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 28 (1971)

Heft: 2

Artikel: Le sport est un spectacle, mais l'athlète vaut-il ou surpasse-t-il le comédien? [fin]

Autor: Naudin, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sport est un spectacle, mais l'athlète vaut-il ou surpasse-t-il le comédien? (fin)

Par Pierre Naudin

(voir Nos 9, 10 et 11 1970 et No 1 1971)

Comme le comédien, l'athlète, à ses débuts, envie le succès, la célébrité des glorieux champions du «répertoire». Mais si le but du comédien demeure bien enraciné dans le domaine artistique, celui de l'athlète est différent: il envie son modèle tant pour ses performances que pour son prestige, les ressources pécuniaires et les... bonnes fortunes que lui procure la pratique de son sport! Ce n'est pas de l'idéalisme, ce mélange d'orgueil et d'arrivisme que l'on décèle chez certains athlètes!

La seule foi véritable me semble bien d'ordre religieux! Faisant suite à la vocation, «la deuxième phase, note Jouvét, est l'aboutissement normal et logique de ce premier état. L'égoïsme monstrueux, cette congestion de sincérité, cette frénésie dans lesquels vivait le comédien ne sont pas supportables plus longtemps. Désillusionné, fatigué, insatisfait, le comédien commence à se rendre compte que ce transfert de lui-même dans un autre, que la possession du personnage est illusoire; son ardeur passionnée et irréfléchie fait place non à une connaissance de soi, mais à une sorte de conscience de lui».

C'est le temps des questions parce que c'est celui des difficultés sinon des échecs. Et c'est une phase par laquelle passe également l'athlète. On ne peut pas toujours gagner; on ne peut pas toujours «tenir son rôle». C'est le temps des contraintes; c'est le temps, pour le sportif comme pour le comédien, où l'on s'aperçoit que «l'existence en scène est fonction du public (...) des partenaires (ou des équipiers) et du personnel. La troisième phase, pour l'un comme pour l'autre, est celle «où l'exécutant domine enfin sa sensation». On sait se vaincre, se discipliner. Mais cette phase, n'est-elle pas éphémère?... Ne faut-il pas, lorsque le déclin s'annonce, céder bon gré mal gré la place aux jeunes? Renoncer aux victoires? Aux records?

Se soumettre pour s'améliorer

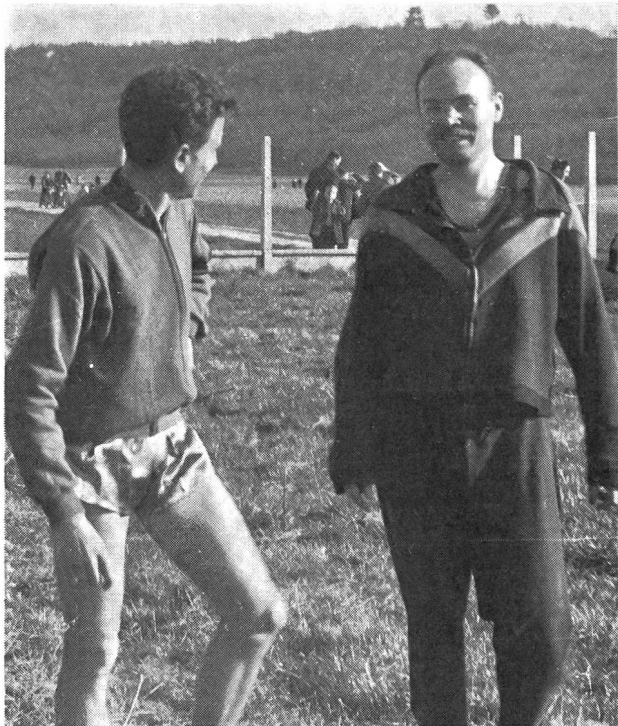
Le fait, d'ailleurs, d'avoir atteint l'apogée de son art (ou de sa spécialité sportive) peut rendre le comédien (ou l'athlète) orgueilleux. Mais quelle que soit sa célébrité, il doit se plier, se soumettre. A qui? L'acteur se réfère au metteur en scène; il doit même souvent obéir à l'auteur de la pièce dont il sera la vedette. L'athlète se fie à son manager, à son entraîneur, à son directeur sportif, aux organisateurs, à qui il s'en remet même s'il est un amateur célèbre, auront payé pour s'assurer sa participation.

— Pensez à ce que vous jouez! s'écrie le metteur en scène mécontent.

— Pense à effacer ton genou droit au passage de la barre (ou «Pense à tes marques!») intervient l'entraîneur.

«Si vous suivez un comédien dans la rue, note Louis Jouvét, vous le surprendrez qui gesticule discrètement tout en surveillant les passants et vous l'entendrez proférer en sourdine des phrases incohérentes. Chez lui, dans sa salle de bains, il a épinglé sur les murs des répliques de son rôle, il les répète à haute voix pendant qu'il se rase. Il est aussi anormal pendant la préparation du rôle que durant l'exécution».

L'adjectif anormal me semble précieux. Il définit, en effet, dans toutes les sociétés, tous ces êtres qui sortent du commun: les comédiens qui vivent maintes vies au-delà et en deçà de la leur; les écrivains qui les



L'athlète Michel Jazy et l'écrivain Pierre Naudin

imaginent et les vivent; les athlètes qui en vivent au moins deux: celle de citoyen et celle de sportif — les artistes (peintres, sculpteurs), bref tous les créateurs sont des anormaux par rapport à tous les végétatifs.

Et il n'est qu'à suivre un boxeur, «sonné» ou non, dans la rue pour le voir mimer ses matches!

Et quel n'est pas le jeune sportif qui découpe dans les journaux les articles relatifs à son idole dont il épingle sur le mur de sa chambre et sur la porte de son vestiaire quelques-unes de ses photographies. Bernard Clavel avoue avoir épinglé, dans sa jeunesse, le portrait de Joe Louis, au-dessus de son lit, à l'endroit où d'autres y mettent un crucifix ou quelque image pieuse...

Quand s'annonce le déclin du comédien, «il est dans un étonnement douloureux. Le fait de jouer ne l'a pas transformé, ne l'a pas empli de rêve ou de passion; et sa solitude est devenue plus vive encore», note Jouvét. Mais n'est-ce pas aussi le cas de l'athlète auquel on pourrait attribuer ces phrases de Jouvét: «Sa conviction, moins ardente maintenant, ne s'exerce plus avec autant d'aise ou de plaisir; la réalisation de son idéal n'est pas aussi facile qu'il le croyait, et (...) dans un doute pénible (il) ressent une certaine difficulté d'être.» Les fins de carrière sont toujours tristes.

Quand cessent les ovations, quand apparaît la solitude, les choses les plus banales, autrefois, acquièrent une valeur imprévue. Les survêtements aux couleurs fanées, les maillots pâles et mités, les «pointes» au cuir durci émoussées sur les pistes, les coupes et les breloques réapparaissent au gré d'un rangement. Leur contemplation ne peut que provoquer une émotion profonde. L'athlète ne met pas ses hardes sous cloche, comme autrefois les mariées, leur couronne d'oranger. Mais il advient que la présence de ces vêtements particu-

liers déclenche le mécanisme compliqué des souvenirs — comme la petite Madeleine de Proust ouvrait les vannes à un torrent de faits anciens, de remembrances, de sensations évanouies.

Je ne puis, pour ma part, regarder mes maillots de coureur cycliste et mon vélo de course sans oublier ce qui m'entoure et sans revivre mes personnages d'autrefois (puisqu'à chaque course j'étais un nouveau coureur) sans ressusciter mes copains et mes rivaux (certains sont morts), sans repeindre les paysages que j'ai traversés en course... Privé de ces merveilleux **bagages**, comment, d'ailleurs, pourrais-je écrire?

Mais le comédien? Eh bien! voilà ce qu'écrivait un grand acteur de la Comédie-Française lorsqu'il resta, le soir de sa dernière représentation, dans sa loge encombrée de fleurs:

«Je regardai mes costumes épars, jetés çà et là dans la pièce, et j'eus le sentiment que ces personnages qui, désormais, ne seraient plus animés par moi, étaient morts.

»Ma nuit fut très agitée; j'eus des hallucinations et des rêves, et ces personnages vinrent me rendre visite. En une minute ma chambre fut envahie par eux. Ils resplendissaient, animés d'une vie collective, celle de tous les grands acteurs passés qui avaient joué les rôles avant moi, et l'un de ces personnages me dit: »Tu es insensé. Ce n'est pas nous qui sommes morts; c'est toi qui vas mourir. Tu ne nous a pas créés, mais costumés. Nous aurons maintenant recours à d'autres». «Et je me suis réveillé très modeste.»

Souffrir pour être vrai

L'athlète vit sa souffrance (car tout effort en engendre); le comédien la connaît, la simule, la restitue.



Jean Gabin et Roland Lesaffre: les comédiens s'entraînent.

«La vérité du théâtre n'est pas une vérité réelle, avoue Jovet, et le spectateur comme l'acteur le savent bien tous les deux. La dualité, ce dédoublement, le sens qu'on a de soi et des autres en même temps, n'est pas le privilège exclusif du comédien. Le dédoublement, ou la dualité, est le fait de tout le monde.»

C'est exact. L'athlète aussi se dédouble, surtout dans l'effort, où il lui advient de se combattre lui-même. Il réussit une performance transcendante; on l'interroge et il répond: «Non, je n'ai pas trop souffert; j'étais bien. Si j'avais su, j'aurais dû forcer davantage.» Ou bien: «Aujourd'hui, j'avais la frite!» Ou bien: «Je pédalais dans du beurre.»

Ou bien encore: «Je me dégoûte! J'ai mené pendant toute la course. A l'arrivée, je n'étais plus lucide... Je marquais X parce que je le croyais très fort. Et c'est Y qui a démarré.»

Népomucène Lemerrier, raconte Diderot, après avoir assisté à une représentation où jouait Molé, alla le féliciter pour les «effets prodigieux de son talent». Et Molé répondit:

«Je ne suis pas content de moi, aujourd'hui. Je me suis trop livré. Je n'étais plus maître de moi! J'étais entré si vivement dans la situation que j'étais le personnage même et que je n'étais plus l'acteur qui le joue. Revenez une autre fois, et vous verrez!»

Prendre quelque distance à l'égard du personnage que l'on interprète, n'est-ce pas la «distanciation» (Verfremdungseffekte) si chère à Brecht, qui souhaite que l'acteur ne s'identifie pas au personnage qu'il joue, mais garde à son égard un recul qui lui permette de le juger, de l'observer.

Etre vrai! Pour cela, que faut-il à l'athlète comme au comédien? De la discipline, de l'entraînement; un style de vie. Il faut savoir «savourer les acquiescements, les applaudissements sans s'attacher au succès autrement qu'un vrai joueur».

Chaque fois qu'ils paraissent, l'athlète et le comédien vivent une histoire qui s'accomplit avec eux, en eux, grâce à eux. L'un et l'autre transcrivent physiquement des émotions, ressentent des ardeurs, les expriment. Jovet prétend que le comédien est «un somnambule gagné par ses propres extériorisations». L'athlète est lucide, ce qui n'exclut pas les erreurs! Et il suffit parfois d'une parcelle de seconde pour que l'épreuve qu'il voulait et devait remporter lui échappe!

«La faculté du comédien, qui est de ressentir, lui ôte tout moyen de s'exprimer», note Jovet. Je ne le crois pas. La faculté de l'athlète, qui est de s'exprimer, ne lui ôte pas tout moyen de ressentir. S'il grimace, c'est ce qu'il éprouve. Et violemment!

De toute manière, l'un comme l'autre «avait voulu jouer pour être autre ou plus que lui-même. Il joue maintenant pour être mieux. Il semble que l'œuvre qu'il accomplit est non pas un état d'exercice, non pas seulement un moyen de séduction ou de succès personnel, mais le but même de sa vie». Gagner, exprimer et s'exprimer; atteindre son but de toutes ses forces: voilà résumée une vie. Mais la réflexion sur la valeur des efforts vient après. Car «ce n'est pas ce qui est spirituel qui vient d'abord», a dit saint Paul, «c'est ce qui est animal; ce qui est spirituel vient ensuite». Comme c'est vrai!

Une conclusion difficile. — Il est malaisé de conclure, car choisir entre le sport et l'art du spectacle est parfois affaire de goût. Le sport procure des plaisirs simples, mais parfois profonds, à ceux qui le pratiquent comme à ceux qui le regardent. Or, dans les sociétés actuelles où la plupart des êtres et des choses sont plus ou moins convertis, sinon asservis à la machine, il est réconfortant qu'il existe encore des moyens élémentaires pour revenir à la bienfaisante turbulence de naguère. Le corps et l'esprit s'y trouvent de loin en loin assainis.

Mais le théâtre, l'opéra, le music-hall, le cirque, le cinéma procurent aussi, à ceux qui les aiment, ce sentiment de délassement et de rêve si nécessaire à l'équilibre physique et cérébral. Ils dispensent un plaisir subtil grâce auquel il est possible d'oublier les rigueurs du monde moderne. Cependant, le sport tend à devenir immoral; ses scandales ne se comptent plus. L'art dramatique, malgré certains excès, certaines audaces, conserve une stabilité rassurante: et puisque j'ai surtout insisté sur le théâtre, on jouera toujours Molière, Racine, Shakespeare, Goldoni, et les jeunes générations les apprécieront autant que les vieilles.

Que reste-t-il d'un match, d'une course pour ceux qui les ont vus? Le souvenir coloré d'une bataille de souffles et de couleurs soulignée de loin en loin par les orages du public.

Que reste-t-il d'une pièce, d'un opéra, d'un ballet? Quelque chose de suave, une espèce de baume ou de réulsif appliqué à l'esprit; quelque chose dont on se souvient durablement; un souvenir auquel on se réfère et sur lequel, souvent, l'on médite.

N'est-ce pas mieux?

Même si les recettes des stades et des théâtres, finalement, s'équilibrent, le comédien semble moins bien payé que le champion. Il ne s'en plaint pas; il durera plus longtemps...

Après avoir joué «La Guerre de Troie n'aura pas lieu», de Giraudoux, Daniel Ivernel, qui incarnait Hector, déclara:

«Le régime d'un comédien n'est guère différent de celui d'un athlète. Il faut qu'il soit en forme pour tenir quelques heures en scène. On ne soupçonne pas la tension musculaire et nerveuse que cela implique... Un bon acteur doit se préparer physiquement comme un athlète.»

Le 5 juillet 1950, avant de suivre la première étape du Tour de France, Orson Welles, ancien joueur de basketball et seul Américain admis à la célèbre académie d'escrime de Rome, Orson Welles entendait les questions suivantes posées par George Duthen, reporter de l'«Equipe».

«Que préférez-vous, le sport ou l'art dramatique? Le champion ou le comédien?»

Il répondit:

«L'athlète dépasse le comédien. Le stade efface la scène. Seul le champion est en mesure de renouveler l'exploit. La performance dramatique, celle qui atteint aux sommets de l'émotion, ne peut pas être de tous les soirs. Le sublime ne souffre pas de répétition. Une seule fois, dans ma vie, j'ai rencontré au théâtre le

bouleversement: Fedor Chaliapine dans «**Boris Godounov**»...»

De pareils moments, le sport est moins avare. Le champion a la chance de se produire assez souvent pour pouvoir se donner. Il est visité; comme une force le tire. Il se surpasse. Il embrasse l'apothéose. J'ai gardé le souvenir de ces gestes sportifs qu'une divine perfection fréquente: le punch de Joe Louis, Homicide Armstrong; le renvoi de balle de Joe Di Maggio, le passe de Manolette.

J'ai souvent médité sur ce problème: l'effort athlétique et le jeu dramatique présentent-ils des points de comparaison? Au terme de leur action, le champion et le comédien ont atteint le même degré d'épuisement. L'un et l'autre semblent effondrés pareillement: les mêmes sueurs, les mêmes ravages, la même «pantelance»; corps également désertés de toute force. C'est Joe Di Maggio après son match de baseball. C'est l'acteur de «**Faust**» quand tombe le rideau. Mais l'intérêt de la comparaison se situe au-delà de ces apparences. Je crois pouvoir affirmer que l'athlète et le comédien ressentent une émotion de même nature, le premier quand il attaque le record ou quand du geste qu'il va accomplir dépend la victoire; le second lorsqu'il aborde le morceau de bravoure, lorsque son jeu doit exprimer l'intensité dramatique à son paroxysme. Chacun éclate: la projection de soi, le dépassement. Ils sont alors aussi grands l'un que l'autre, la même grâce les habite, la même extase les surprend. Pourtant, je vous le disais: cette faveur, les dieux l'accordent plus volontiers au sportif qu'à l'acteur. Celui-ci crée quelquefois; il joue le plus souvent; son moment de vérité est factice. Celui-là crée toujours, exprime sans artifice l'émotion qu'il éprouve, réelle, au nœud de la compétition.

Ainsi le sport vaut-il la meilleure tragédie. Aussi le geste sportif, dans sa pureté, n'est-il pas inférieur à la plus émouvante tirade?

Heureux temps où les Jeux olympiques unissaient le Théâtre et le Sport! Nous avons, depuis les Grecs, perdu ce secret aussi. Puisque j'en suis aux regrets, je constate avec tristesse que trop de gens méconnaissent la vertu du sport: elle réside avant tout dans l'émotion qu'il excelle à créer. Combien je les plains, tous ceux-là qui le prennent pour un accessoire physique. Ils lui demandent seulement de gagner en tour de biceps ce qu'ils perdent en tour de taille! Je n'ai pas leur religion des exercices physiques, mais lancez-moi une balle, je la renvoie...

Je ne vois rien à ajouter.

Les marches populaires à ski vues sous l'aspect médical

Dr méd. R. Dubs

A. Considérations médico-sportives d'ordre général concernant le ski de fond

Le fait que le Marathon de ski de l'Engadine parvienne, dès sa 2e année d'existence, à mobiliser déjà plus de 2000 participants, démontre clairement que le ski nordique exerce une attirance toute particulière sur tous ceux qui ont la volonté de se constituer une condition physique par la pratique du sport. Les raisons motivant cette prédilection pour le fond sont diverses.

1. La pratique du fond entraîne une mise à contribution idéale de tout l'organisme: bras, épaules, torse, jambes et organes de la circulation sanguine, fournissent un effort égal. Cet effort peut être plus ou moins grand, suivant l'âge et la condition d'entraînement.

2. Le fond peut donc être pratiqué pour ainsi dire à tout âge. Les plus âgés s'adonneront de préférence aux randonnées à ski.

3. Du point de vue médical, l'activité sportive se déroule dans les conditions les plus favorables: air pur, neige recouvrant toute trace de poussière, proximité de forêts, donc atmosphère particulièrement riche en oxygène, températures fraîches.

4. L'expérience vécue dans la nature joue un rôle qui n'est point négligeable: forêts enneigées, neige poudreuse, soleil, forment un décor merveilleux dans lequel il fait bon évoluer paisiblement, loin du bruit et de l'agitation citadine. Il devrait donc être superflu de souligner que ce sont là des conditions idéales de détente psychique.